LA COLLINIÈRE À L'AUBE

Chaque matin, la maison sur la colline s'éveillait petit à petit, et dans la même chronologie. Il n'y avait aucune raison pour que ce matin d'automne fût différent. Il ne le fut pas.

Enfin, pas totalement.

Cela commença avec les six coups au clocher du village, quand la chatte White Spirit s'étira et réveilla son petit, Olismok. Après quoi, tout demeura encore un temps dans le silence et les ombres.

Le jour peinait à se lever. Il n'éclairait que le bas de l'escalier en courbe qui montait du hall, et aussi, mais très mal, la porte en bois cachée dessous et qui était celle d'un cagibi.

Il fallut vingt bonnes minutes avant de voir apparaître la première âme humaine : Clara, derrière son tablier ciré.

Le chaton lui gambada autour, dans la lumière pâle, comme un petit fantôme à poils et à électricité. Clara s'en débarrassa avec une écuelle de Whiskas, elle alla ensuite allumer la cheminée de la salle à manger.

De retour en cuisine, elle commença à préparer le petit déjeuner pour toute la maison. C'était une grande maison ce matin ! Près de dix personnes… Et, demain, davantage encore !

La pendule lança son léger tintement de moins le quart à l'instant où Clara mettait la bouilloire à chauffer.

Clara était la cuisinière de la maison. Du moins c'est ainsi que ses patrons la présentaient (mais ils ne la présentaient pas souvent, et d'ailleurs à qui ?)

En réalité, Clara s'occupait de tout. Elle lavait, repassait, pliait le linge, le gros, le petit, lessivait, nettoyait, cirait les parquets, astiquait les vitres, briquait et rangeait la collection de théières de Mme Coudrier ainsi que les coupes en argent gagnées par Monsieur dans sa jeunesse à ses championnats de tennis ; et quand la famille entière se réunissait, comme en ce moment, à cause de l'anniversaire de Monsieur qui tombait le 31 octobre (aujourd'hui) il n'y avait rien dont Clara ne s'occupât.

Longtemps auparavant, elle avait eu à laver les couches, à essuyer le vomi des bébés. Et quand Monsieur avait eu son accident qui l'avait cloué au lit des mois durant, c'est elle qui s'était occupée de lui donner le bassin. Madame en était incapable. Elle

disait : « Vous vous en chargez, n'est-ce pas, Clara ? Moi, je ne saurai pas. »

Les bébés avaient grandi, étaient devenus des mères, des oncles, des tantes ; et Monsieur était demeuré pour toujours dans un fauteuil roulant.

Clara travaillait à la Collinière, au service des Coudrier depuis vingt et un ans.

Madame n'allait plus tarder à descendre. Surtout avec les préparatifs de l'anniversaire. Pendant que le café passait, Clara enfila un gilet et sortit dans le petit matin d'automne.

L'allée était couverte de feuilles sèches. Clara tira la brouette de l'appentis et la poussa dans le potager jusqu'au parterre de courges.

Là, elle sortit un couteau de sa poche de tablier pour couper deux citrouilles et deux potirons qu'elle souleva du sol avec peine, chacun pesant bien ses six à huit kilos. Mme Coudrier avait inscrit les noms sur des languettes piquées en terre. Si Clara avait su lire, elle aurait appris que celui-ci était un *Hubbard*, cet autre le *Rouge vif d'Étampes*, et ceux-là des *Galeux d'Eysine*s…

Mais, les noms, elle s'en fichait. Clara savait, d'un regard, distinguer le meilleur potiron, la meilleure citrouille, et un potiron d'une citrouille.

Elle savait aussi qu'ils détestaient que l'on pointe le doigt sur eux, que par vengeance ils devenaient secs et immangeables, mais quand elle parlait de ces choses à Madame, Madame haussait les épaules et faisait la bouche qui pince.

Clara les choisit charnus, avec de belles fesses et une couleur dodue.

Un bruit de pas sur les feuilles la fit se retourner. Un homme venait d'entrer dans le potager et marchait dans sa direction. Ce qu'elle aperçut de lui d'abord fut le motif pied-de-coq de sa veste brune. Quand il fut un peu plus près, dans l'allée, elle le reconnut.

– Bonjour, dit-il avec ce large sourire qu'elle n'aimait pas beaucoup.

Elle essuya le couteau sur sa manche de gilet et se remit à élaguer tiges et feuilles.

– B'jour, marmonna-t-elle en gardant les yeux baissés.

MADELEINE

Je me suis réveillée d'un bond, comme avec une alarme dans la tête, et mon cœur qui battait,

mes paupières qui piquaient, j'ai pensé : « C'est aujourd'hui ! Aujourd'hui tu seras en face de lui, tu vas le revoir ! » et mon cœur a battu plus vite, plus fort, encore plus douloureux. Et délicieux, aussi.

On est cinq dans notre dortoir, mais le jour était si maigre qu'aucune des filles n'a ouvert l'œil ni remué l'oreille lorsque je me suis glissée hors de mon lit, pas même cette niaise d'Eunice, ni Laurie qui m'avait tellement encouragée lorsque je lui ai expliqué que j'allais quitter l'internat avant tout le monde.

Laurie a beau être ma meilleure amie, elle a le bon goût de m'étonner encore.

À la fête de juin par exemple, elle m'a bluffée, et pas seulement moi, mais aussi la classe et les profs, quand elle a interprété Paola de Santis dans *Le Prince de Taormine* face à Augustin, un pion des terminales qui jouait, lui, le prince Giandolio. Aux répétitions ils se donnaient un baiser de théâtre, Laurie m'avait expliqué : « Tu mets tes lèvres dans le creux du menton, comme si tu embrassais une poire avec la peau, en moins froid, tu vois Mad ? »

Pas bien, non. Pour la bonne raison que je n'avais aucun baiser, véritable ou de théâtre, à don-